Patrick BOUCHERON, *La Trace et l'aura : vies posthumes d'Ambroise de Milan (IV^e-XVI^e siècle)*

Camille Gerzaguët

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ccm/8695>

DOI : 10.4000/ccm.8695

ISSN : 2119-1026

Éditeur

Centre d'études supérieures de civilisation médiévale/Université de Poitiers

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2021

Pagination : 374-376

ISBN : 978-2-490783-11-3

ISSN : 0007-9731

Référence électronique

Camille Gerzaguët, « Patrick BOUCHERON, *La Trace et l'aura : vies posthumes d'Ambroise de Milan (IV^e-XVI^e siècle)* », *Cahiers de civilisation médiévale* [En ligne], 256 | 2021, mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 25 mai 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ccm/8695> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccm.8695>

La revue *Cahiers de civilisation médiévale* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Patrick BOUCHERON, *La Trace et l'aura : vies posthumes d'Ambroise de Milan (IV^e-XV^e siècle)*, Paris, Éditions du Seuil (L'Univers historique), 2019.

La Trace et l'Aura : vies posthumes d'Ambroise de Milan (IV^e-XV^e siècle) – « trace » comme présence passée ou paradigme indiciaire, selon Carlo Ginzburg, et « aura » pour la force du nom – est la publication du mémoire d'habilitation à diriger les recherches de Patrick Boucheron (décembre 2009). Comme s'en explique l'auteur dans l'avant-propos, ce livre a l'« ambition de traverser l'épaisseur du temps » (p. 10). C'est une approche diachronique qui est en effet privilégiée à travers les périodes embrassées par les seize chapitres qui composent cet ouvrage. Ce regard sert « l'histoire de la gravitation mémorielle d'un nom autour d'une ville » (p. 10) – Ambroise et Milan –, tout en s'intéressant à ceux qui furent, sur cette matière, des « entrepreneurs de mémoire » (p. 12) – Paulin de Milan, Angilbert II, Andrea da Strumi ou encore Charles Borromée. L'enquête porte donc sur la construction d'une mémoire, au cours des siècles et suivant les aléas politiques et religieux, ou plus exactement sur l'élaboration (souvent concurrente et contradictoire) de souvenirs. En effet, « la mémoire d'Ambroise s'enrichit, se complique et se trouble de tous les souvenirs qui, par ressemblances, contiguïtés ou associations d'idées, viennent s'y coaguler » (p. 12). L'un des résultats les plus probants de cette enquête est d'avoir montré la plasticité du souvenir ambrosien, que les uns et les autres convoquent et, pour ainsi dire, agitent au gré des circonstances. P. Boucheron ne le formule pas ainsi mais la mémoire d'Ambroise est une mémoire d'opportunistes qui ont intérêt à se souvenir d'Ambroise.

P. Boucheron sait mettre en perspective et relier les faits. C'est aussi cette remarquable capacité de synthèse qui lui permet de retracer sur dix-huit siècles « le long Moyen Âge d'Ambroise » – titre de son cours au Collège de France en 2015-2016 –, tout en faisant appel à bien des disciplines hors de l'histoire médiévale proprement dite – histoire de l'art, philologie, archéologie, pour n'en citer que quelques-unes. L'ensemble est également porté (et ce n'est pas le moindre des mérites de P. Boucheron) par une plume d'auteur qui fait souvent oublier qu'on lit un ouvrage d'historien sur un « irascible vieillard » (p. 523). Ce livre s'appuie aussi sur une solide érudition et un parcours impressionnant des travaux d'autrui dont témoignent les notes rassemblées en fin de volume (p. 371-458) et la bibliographie (p. 461-514). Ce volume s'est enfin beaucoup nourri, après la soutenance de l'HDR, des réflexions collectives menées au sein du programme de recherche « La mémoire des Pères : disponibilité et usages du souvenir patristique

dans l'Italie médiévale », co-dirigé par P. Boucheron et Stéphane Gioanni et soutenu par l'École française de Rome, le Laboratoire de médiévistique occidentale de Paris et le Laboratoire d'excellence, « Histoire et anthropologies des savoirs, des techniques et des croyances ».

Le chapitre liminaire, « L'archéologie d'un nom propre (1447) », placé en amont de la page de titre de la première partie, « Une vie et rien d'autre (IV^e-V^e s.) », sert d'introduction, sans redoubler l'avant-propos dans lequel sont expliqués le choix du sujet et la méthodologie (p. 9-17). En explorant « l'archéologie d'un nom », c'est-à-dire « comment se fabrique une identité politique » (p. 30), P. Boucheron y justifie l'ambition de cette enquête sur la longue durée, même si la structure narrative adoptée dans ces pages peut de prime abord déconcerter. Commentant d'abord un lieu – la fameuse basilique Sant'Ambrogio construite sur ordre de l'évêque – dont l'épaisseur temporelle se manifeste concrètement dans les multiples strates épigraphiques de son *narthex*, il fait ensuite un détour en 1447, au moment où meurt le dernier Visconti, ce qui lui permet de développer en quelques lignes la thèse cardinale de son livre (p. 30) : la *memoria* ambrosienne est une mémoire collective fondée sur un processus de « remémoration générative » (concept emprunté au philosophe et ethnologue Jean POUILLON, « Plus c'est la même chose, plus ça change », *Nouvelle revue de psychanalyse*, 15, 1977, p. 203-211).

Dans cette première partie, P. Boucheron retrace les éléments biographiques dont nous disposons, en examinant successivement ce qu'Ambroise dit de lui-même (chap. 2), les relations avec Augustin qu'il baptisa (chap. 3) et surtout la « vie » composée par Paulin de Milan (chap. 4). Le dossier hagiographique d'Ambroise est « anormalement simple » (p. 35), du moins pour le monde latin – ce qui, contraste intéressant, est loin d'être le cas des textes hagiographiques qui lui sont attribués, pourrait-on ajouter. En effet, nous ne disposons véritablement que d'une seule « vie » d'Ambroise, celle de Paulin (la vie carolingienne rédigée sous Angilbert II est dépendante de la *Vita* de Paulin, et celle rédigée par Pier Candido Decembrio en 1467 est perdue). La *Vita* fut composée vraisemblablement v. 422 par l'ancien secrétaire d'Ambroise à la demande d'Augustin. D'un point de vue générique et documentaire, il s'agit de la toute première biographie chrétienne d'un évêque italien, probablement rédigée en terre africaine. Elle s'affranchit des codes de la littérature

martyriale et reste jusqu'à la Contre-Réforme le socle textuel du souvenir de l'évêque. P. Boucheron s'intéresse au contexte de naissance de cette *Vita* tardo-antique : sa rédaction s'enracinerait dans des propos tenus par des détracteurs d'Ambroise (chap. 4, « Paulin de Milan : une première crise de la mémoire ambrosienne [397-430] »). Il s'agit donc de la première entreprise mémorielle : donner un portrait d'Ambroise en action. Or la sélection des souvenirs est déjà clairement à l'œuvre car seuls les éléments de la jeunesse d'Ambroise et de son activité comme fonctionnaire impérial qui entrent en résonance avec sa fonction épiscopale intéressent le rédacteur. C'est, comme l'a écrit P. Boucheron, un « tout solidifié » que nous lisons.

La deuxième partie, « L'occupation des sols (iv^e-ix^e s.) » est consacrée tour à tour aux basiliques du temps d'Ambroise, « Ambroise et les basiliques (386) » (chap. 5), à la topographie ambrosienne à Milan à travers les siècles, « La topographie légendaire du souvenir ambrosien à Milan (v^e-xvi^e s.) » (chap. 6), et au premier moment-charnière dans le souvenir ambrosien, la période carolingienne, « Une vie en éclats : l'autel d'or et la cristallisation carolingienne du souvenir ambrosien (ix^e s.) » (chap. 7). En somme, cette partie s'intéresse à l'inscription de la mémoire ambrosienne dans Milan même, ce que plus loin dans ce livre, P. Boucheron appelle « l'emprise du lieu par l'aura du nom » (p. 215). Mais il s'agit en réalité d'un phénomène réciproque et réversible : en même temps que les lieux se nourrissent du souvenir d'Ambroise, ils en consacrent la mémoire par une sorte d'effet retour. Double mouvement qui explique peut-être la parodie de l'immortelle réplique de Bernard Blier dans *Les Tontons flingueurs* placée en exergue de l'ouvrage... Le chap. 5 évoque l'un des épisodes classiques du cycle ambrosien : le conflit des basiliques et l'opposition de l'évêque à une mainmise arienne sur les lieux sacrés orchestrée par l'impératrice Justine. Cet épisode permet de percevoir une forme de scénarisation de ces lieux. Le chap. 6, qui emprunte son titre à un ouvrage bien connu de Maurice Halbwachs (*La topographie légendaire des évangiles en Terre sainte : étude de mémoire collective*, Paris, Presses universitaires de France [Bibliothèque de philosophie contemporaine], 1941), passe en revue le programme de construction ou d'aménagement des différentes basiliques et donne ainsi à comprendre, comme le dit la légende de la carte p. 90, « l'empreinte ambrosienne à Milan vers 400 » (soit juste après la mort de l'évêque). Le chap. 7 resserre l'enquête topographique sur un lieu, la *Basilica Sant'Ambrogio* et son centre, l'autel d'or carolingien, commandé par Angilbert II.

La troisième partie, intitulée « Des fantômes (iv^e-xii^e s.) », concerne paradoxalement l'élaboration multiple d'une identité ambrosienne. Le chap. 8, « Voir Ambroise : histoires spectrales (x^e-xi^e s.) » est essentiellement consacré à un temps déterminant de l'identité milanaise, tant religieuse que civique : la crise de la Pataria. P. Boucheron y étudie comment Ambroise devient la référence disputée des deux camps, étant à la fois l'enjeu d'usages concurrents et l'objet d'accusations réciproques de mésusages. C'est ici une excellente preuve de la versatilité de la mémoire ambrosienne. Le chap. 9, « Lire Ambroise : histoires textuelles (iv^e-xii^e s.) », pose comme prémices une question d'identité littéraire : « quelle fut la part d'Ambroise dans la mise en forme de sa mémoire textuelle ? » (p. 160). La vaste correspondance en dix livres – soit un peu plus de soixante-dix lettres, sans compter les quinze autres transmises hors de cette *collectio* – montre en particulier que les lettres font « mémoire d'un réseau d'amitiés et d'influences » (p. 161). Mais, en réalité, ce chapitre embrasse une problématique très large et plus complexe : en montrant que la transmission des œuvres d'Ambroise repose sur cinq grands moments – 1^o les éditions supposées réalisées par Ambroise lui-même, 2^o le travail de classement de ses œuvres par des tiers peu après sa mort, 3^o la conservation (peut-être jalouse ?) à Milan même de ces écrits, 4^o la relance carolingienne hors des frontières de l'Italie et, enfin, 5^o les mises en collection des *opera omnia*, au xii^e s. –, P. Boucheron souligne le double mouvement, d'abord centripète puis centrifuge, qui anime la mémoire des textes ambrosiens et forme ce qu'il appelle une « canonisation » et une « décanonisation » (p. 185). Le chap. 10, « Revoir Ambroise : histoires visuelles (xii^e s.) », traite, lui aussi, de questions d'identités. En partant de l'interrogation deleuzienne sur la fondation, P. Boucheron met en lumière les dynamiques diverses et concurrentes ayant concouru à forger ce que l'on pourrait appeler les *primordia* de *Mediolanum* par un double prisme, les sources des antiquaires et les récits des humanistes. Ainsi, s'il y avait bien un « roman des origines de la ville de Milan », « les Milanais ne se reconnaissaient véritablement au Moyen Âge qu'un seul fondateur : leur patron, saint Ambroise » (p. 197). Ce chapitre justifie bien l'une des affirmations percutantes de l'avant-propos : « Il [Ambroise] est un de ces bricolages mémoriels par lesquels une société s'invente un passé commun » (p. 12).

La quatrième partie, « Les combattants d'Ambroise (iv^e-xv^e s.) », est centrée sur la dernière période du Moyen Âge, avant l'oubli dans lequel semble sombrer

Ambroise pendant la Renaissance. Cette partie illustre parfaitement l'absence d'irénisme autour de la figure du saint qui divise autant qu'il rassemble. Le chap. 11, « Le saint cavalier (XIII^e-XIV^e s.) », traite en particulier de la transformation du « saint militant » en un « saint militaire », évolution qui se traduit par le développement d'une iconographie spécifique, postérieure au milieu du XIV^e s. : un Ambroise représenté à cheval, et non plus bénissant depuis sa *cathedra*, n'en déplaise à Charles Borromée, indigné de voir le pasteur transformé en seigneur. Le chap. 12, « La brèche (1447-1450) », est consacré à l'un des temps forts de l'histoire milanaise déjà évoquée dans le chapitre liminaire : la mort du duc Filippo Maria Visconti en août 1447 et ses conséquences. Cet épisode politique mobilise à nouveau, ou plutôt convoque la figure d'Ambroise comme emblème, au point que le nouveau gouvernement revendique comme nom celui de République ambrosienne. Comme le dit bien P. Boucheron, « l'ambrosianité est donc une identité choisie – et ultimement, une valeur politique » (p. 270). Le chap. 13, « Oublier, puis recommencer (1450-1550) », met en lumière un paradoxe : l'absence d'Ambroise sous la domination des Sforza qui préfèrent en particulier célébrer un autre saint, saint Georges. En réalité, il n'y a pas de paradoxe : Ambroise était associé, dans le passé politique récent, à la réactivation du système communal et, contre le système princier, les rebelles au pouvoir des Sforza se réclament d'Ambroise. Il n'est donc pas illogique que le souvenir ambrosien soit peu convoqué, mais cela ne concerne que la première moitié du XV^e s. La seconde moitié du siècle constitue « un moment intense de redécouverte, par les humanistes, du patrimoine ambrosien » (p. 281). Pour ne citer que deux de ces manifestations, l'une interne à Milan, l'autre extérieure : la chapelle Griffi et ses fresques représentant les scènes les plus classiques du cycle ambrosien, et l'impression des œuvres d'Ambroise qui permet leur diffusion dans toute l'Europe.

La dernière partie, « Anamnèses ambrosiennes (XV^e-XV^e s.) », est essentiellement consacrée à la spécificité du rite ambrosien et s'écarte des événements historiques. Le chap. 14, « Mystères des origines : l'invention d'une tradition liturgique (XV^e-IX^e s.) », s'attache à montrer combien la liturgie ambrosienne est l'une des expressions fondamentales de l'identité milanaise. « Liturgie » est un terme moderne, étranger au vocabulaire tardo-antique et médiéval, si bien qu'il serait plus légitime de parler, comme le fait Cesare Alzati, de *mysterium ambrosianum*. Le sujet est assez difficile, et l'on peine en général à comprendre ce qui différencie Milan de Rome, car « toujours allusive, l'érudition milanaise » (i. e. les spécialistes milanais de liturgie) « prend un soin maniaque à ne pas briser le cercle enchanté de la connivence cultu(r)elle »

(p. 299). Retenons cependant quelques éléments. Le rite ambrosien plonge ses racines – par l'invention des hymnes – dans l'anti-arianisme, ce qui explique qu'il observe une forme très vive de christocentrisme. L'Incarnation est non seulement le thème théologique qui occupe le plus Ambroise – P. Boucheron aurait peut-être pu s'appuyer ici sur les travaux de Paul Mattei – mais aussi l'un des traits qui domine la spiritualité milanaise. Le chap. 15, « Magie des hymnes : chanter comme au temps d'Ambroise », s'occupe des hymnes, sujet également complexe par le nombre des pièces attribuées à l'évêque que, déjà en son temps, Walafrid Strabon jugeait improbable. L'hymnodie est un prolongement de la psalmodie, ce qui explique non seulement l'importance des psaumes et de leur exégèse chez Ambroise mais aussi son attachement à la figure de David. L'hymnodie comme la psalmodie procurent une forme de *delectatio* proprement chrétienne : au don du chant procuré par Dieu répond le contre-don de l'allégresse atteinte par la communion des fidèles réunis. Le chapitre final, « Ministère de la gloire : le dernier des nouveaux Ambroise », ne pouvait manquer d'être consacré au « dernier des nouveaux Ambroise », à l'*alter Ambrosius*, Charles Borromée, pour qui Ambroise servait de guide et de référence dans son entreprise, celle de la Contre-Réforme.

Il reste un dernier point à évoquer dans la construction du souvenir ambrosien. Au début de son ouvrage, P. Boucheron explique que la mémoire d'Ambroise repose sur trois piliers : une mémoire urbaine, une mémoire textuelle et une mémoire liturgique (p. 16). Cependant le souvenir ambrosien apparaît fondé aussi sur un usage important des images, comme le manifeste le recours fréquent à l'iconographie dans ce livre. Le cahier d'illustrations en couleurs placé en son centre qui regroupe certaines des représentations évoquées en témoigne également. Sans être rapportées à une émanation de la mémoire urbaine et subordonnées à celle-ci, les images d'Ambroise occupent une place non moins importante que les trois autres piliers dans le soutien de son souvenir.

Pour les spécialistes de l'« Ambroise vivant », cet ouvrage a le grand mérite de porter sur l'après-Ambroise, les « vies posthumes » comme les appelle l'auteur, et d'ouvrir des perspectives le devenir d'une autorité patristique au fil des siècles, perspectives auxquelles les tardo-antiquisants s'intéressent en général assez peu : il donne ainsi au Père de l'Église de la fin de l'Antiquité une multiplicité de visages dont le dénominateur commun est celui d'être une figure politique du Moyen Âge.

Camille GERZAGUET

Université Paul-Valéry Montpellier 3